

# L'Écho de Saïda <sup>numéro</sup> 143

BULLETIN DE LIAISON DES SAÏDÉENS - 39<sup>ème</sup> année - Mars 2018





## 2017 est passé. Vive 2018 !

Hormis l'équipe de la rédaction de l'Écho, réduite à sa plus simple expression, qui elle travaille tout au long de l'année, en ce début 2018, les membres « bénévoles » de notre association sont sollicités plus qu'à l'accoutumée. Tout d'abord, la trésorière qui doit enregistrer l'arrivée massive des chèques de cotisations des adhérents et, en tant que secrétaire, mettre à jour le fichier (adresse postale, téléphone, adresse électronique,...). Puis les administrateurs qui vont se réunir le 8 avril pour faire le point sur les différents événements qui se sont déroulés depuis 2016, date de la dernière réunion du Conseil, approuver la gestion financière de notre Amicale, mais aussi décider de certaines actions et/ou améliorations relatives à nos rencontres et à la diffusion de l'information à travers notre bulletin trimestriel. D'autres enfin sont sollicités cette année pour la programmation de réunions régionales et même si certains d'entre eux sont expérimentés, la préparation demande du temps et maintient une pression tant que l'évènement n'a pas eu lieu.

Alors pour ne pas les décevoir, je vous rappelle les dates à retenir et à cocher sur vos agendas :

**8 avril (Montpellier) - 3 juin (Hyères) - 15 septembre (Nailloux) - 16 septembre (Frontonas).**

Ces journées sont l'occasion de nous retrouver en famille, entre amis, pour nous retremper dans un passé marqué par des souvenirs joyeux, mais aussi douloureux, et d'évoquer les anciens dont beaucoup sont restés sur l'autre rive.

Il est bon et même recommandé de partager ces souvenirs avec des personnes qui ont le même vécu. C'est pourquoi, j'encourage toutes celles et ceux qui ne peuvent pas vivre nos moments de retrouvailles, à participer aux cérémonies officielles \* organisées, près de chez vous, par des associations, une commune, pour commémorer, bien souvent, hélas, des épisodes tragiques vécus par notre communauté. En vous associant à ces manifestations, vous déclarerez votre soutien aux personnes qui tentent désespérément de réhabiliter notre histoire. En effet, loin à tout jamais de notre terre natale, sans possibilité de retour, c'est notre existence qui est en jeu et nous devons la faire connaître, nous faire entendre face aux mensonges et contre-vérités du politiquement correct.

En attendant, dans cet écho 143, comme vous y invite notre ami Christian sur la première de couverture, vous allez pouvoir revisiter certains lieux de notre cité, découvrir l'origine de notre Écho de Saïda, régaler vos papilles en lisant la cuisine de notre enfance et ...de « chez nous », exercer votre agilité en mimant les pas de danses qui vous sont proposées en page détente et découvrir bien d'autres récits ou textes souvenirs.

Il n'est pas interdit et même recommandé de partager ces lectures avec vos enfants et surtout petits-enfants.

Alain.

\*Rappel de certaines dates :

26 mars : fusillade de la rue d'Isly à Alger.

5 juillet : commémoration de la tragédie de 1962 à Oran.

25 septembre : Journée nationale d'hommage aux harkis et autres membres des formations supplétives.

5 décembre : journée nationale d'hommage aux « Morts pour la France » pendant la guerre d'Algérie et les combats du Maroc et de la Tunisie.

## Pour contacter l'Amicale des Saïdéens :

### ADMINISTRATION

Vous envoyez votre cotisation, vous signalez un changement d'adresse, de téléphone... Vous souhaitez savoir où vous en êtes de vos cotisations...

Adressez-vous à **Claire Lesca-Génolini**, au siège de l'Amicale :

Amicale des Saïdéens, 1 impasse Samson - 31500 Toulouse

Téléphone fixe : **05 61 20 04 94** - Portable : **06 15 38 81 17**

Courrier électronique : [claire.lesca@orange.fr](mailto:claire.lesca@orange.fr)

### BUREAU

Vous souhaitez contacter le bureau de l'Amicale, son président...

Adressez-vous à **Alain Crach**, président de l'association :

Amicale des Saïdéens, 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier

Téléphone fixe : **04 67 64 00 38** - Portable : **06 83 86 05 71**

Courrier électronique : [amicaledesaïda@orange.fr](mailto:amicaledesaïda@orange.fr)

### ÉCHO DE SAÏDA

Vous envoyez un avis de naissance, de décès, de distinction, ou encore un article, des photos que vous souhaiteriez voir publiés

Adressez-vous à **Jean-Pierre Diaz** :

Écho de Saïda, 3 rue des Aphyllanthes - 34790 Grabels

Téléphone fixe : **04 67 75 13 55** - Portable : **07 81 44 21 07**

Courrier électronique : [echodesaïda@gmail.com](mailto:echodesaïda@gmail.com)

## COTISATIONS

À toutes celles et ceux qui ne l'auraient pas encore fait, c'est le moment de régler la cotisation annuelle.

Pour éviter de recevoir un courrier de rappel, profitez de votre prochaine pause, après la lecture de cet écho, par exemple, pour remplir votre chèque et nous l'adresser dans les meilleurs délais à l'adresse suivante :

Amicale des Saïdéens  
1 Impasse Samson  
31500 Toulouse.

**Cotisation 2018 : 25 €**  
**Soutien à volonté**

Merci pour votre contribution et votre attachement.

*L'illustration de la couverture a été réalisée par Christian Duran*

Encore une fois, et comme chaque année à la même époque, le bureau de l'Amicale et l'équipe de rédaction de l'Écho ont été très sensibles aux nombreux messages de sympathie et d'encouragement adressés par plusieurs adhérents à l'occasion de l'envoi des vœux et/ou du règlement de leur cotisation. Nous regrettons de ne pouvoir leur répondre individuellement, mais sachez que vos soutiens sont notre récompense et nous aident à poursuivre notre action. A défaut de pouvoir tous les publier, voici seulement quelques uns de vos témoignages

“

Sincères félicitations à votre travail pour ce merveilleux petit journal qui lie et relie toute notre famille saïdienne.

”

“

Je dévore notre Écho, il nous rappelle tant de souvenirs et surtout notre enfance. Bravo pour l'Écho et l'équipe de rédaction.

”

“

Bravo pour votre travail qui nous procure du plaisir et aussi de la nostalgie à la lecture de notre Écho. Continuez, vous êtes formidables !

”

“

Je vous remercie d'œuvrer encore et toujours pour maintenir le lien de fraternité et d'amitiés au sein de nos « cœurs » saïdiens. Et surtout ne partez pas à la retraite afin que les Saïdiens aient le plaisir de vous lire.

”

“

L'Écho est lu et...relu plusieurs fois. Que l'Écho survive encore très longtemps car c'est avec impatience et une joie immense que je l'attends.

”

“

Chaque Écho est un grand moment de bonheur pour moi et je sais que cela va durer ! Je vous félicite pour le merveilleux travail que vous effectuez pour les Saïdiens

”

“

C'est toujours avec le même plaisir que je lis notre journal. Le temps file, mais grâce à vous, le souvenir reste imprégné, toujours lumineux. Merci pour votre dévouement et votre foi qui entretient la flamme saïdienne.

”

“

Je vous remercie pour votre dévouement au sein de l'Amicale. Longue vie à l'équipe de l'Écho.

”

## Retour dans le passé

par Odette Fora née Casès.

Sur la photo parue dans le précédent écho et envoyée par René Favier, j'ai eu le plaisir de reconnaître Camille, le troisième de mes frères. Cela m'a remémoré des tas de souvenirs dont l'histoire de sa rencontre avec sa future épouse.

À dix huit ans, il s'était engagé dans la Marine Nationale, pour une durée de trois ans. Peu de temps après la seconde guerre mondiale, son unité est basée près d'Oran. L'occasion pour lui, au cours de ses sorties, de rendre visite à un oncle qui habitait dans le quartier Boulanger. Dans le bus qui l'amenait dans ce quartier, il avait, à plusieurs reprises, remarqué une jeune fille qui empruntait le même moyen de transport. Il la rencontra de nouveau, accompagnée d'une amie, dans un bal organisé par la garnison. Bien entendu, il ne manqua pas de l'inviter à le rejoindre sur la piste de danse, lorsqu'un de ses compagnons lui lança: « Alors quartier-maître de Saïda, on s'amuse bien ? ». La fille n'en crût pas ses oreilles et engagea la conversation : « Seriez-vous de Saïda ? »

-Oui, bien sûr, lui répondit mon frère, j'y suis même né et je m'appelle Camille Casès.

-Ça alors, seriez-vous le fils d'Augustin ?

-C'est exact.

-Mon père nous parle souvent de lui et regrette beaucoup d'avoir eu à le quitter pour rejoindre Oran. Tous les deux travaillaient aux P.T.T. et ont installé ensemble de nombreuses lignes téléphoniques. Je tiens à vous présenter à mes parents dès ce soir.

C'est ainsi qu'il raccompagna cette demoiselle chez ses parents. C'est la mère de la jeune fille qui ouvrit la porte et fut surprise que sa fille invitât un étranger à cette heure-ci. Elle demanda alors à mon frère de se présenter et de parler assez fort afin que son père, déjà couché, puisse entendre.

Ce qui fut fait et quelques secondes plus tard, le père insistait : « Voulez-vous bien me redire votre nom ? »

La suite est facile à deviner et deux années plus tard le mariage fut célébré entre Camille Casès et Odette Baur.

Au terme de son contrat militaire, Camille entra dans la Police. Le couple rejoignit la ville de Marrakech au Maroc où ils vécurent pendant quelques années. Après la naissance de leur fille, retour à Oran où naquit leur second enfant, un garçon. Puis vint l'exode, et après un séjour en Normandie, Camille et son épouse ont eu la chance de pouvoir retrouver le « soleil » à Marseille où il termina sa carrière dans la Police avec le grade de Sous-brigadier. Il prit sa retraite dans cette même ville et décéda le 5 octobre 1990 à l'âge de 64 ans.

En évoquant cette anecdote, j'ai également une pensée pour mes deux autres frères André et Marcel que beaucoup de lecteurs ont dû côtoyer dans leur jeunesse.



# Quelques souvenirs depuis Saïda jusqu'à Fréjus

par René Favier

À partir du 1er octobre 1946, j'entrais dans la vie professionnelle. Pour moi, c'était évidemment dans l'imprimerie familiale de l'écho de Saïda, comme typographe et en effectuant divers travaux annexes. A cette époque, c'était la semaine de 48 heures, du lundi jusqu'au samedi soir. J'avais également une autre occupation le soir après mon activité à l'imprimerie, j'étais agent d'assurances à « La Séquanaise », de 1955 à 1960. Je succédais à M. François Dies avec beaucoup de travail jusqu'à vingt trois heures y compris le samedi. C'est ainsi que j'ai découvert un nouvel horizon qui m'a permis de connaître beaucoup de gens à Saïda, Nazereg, Franchetti, Aïn-El-Hadjar. En outre, de 1955 à 1960, j'ai aussi été incorporé dans les Unités Territoriales, occasion de retrouver de nombreux camarades.

Pendant cette période, je me suis fait beaucoup d'amis. Les distractions après la guerre ne manquaient pas : le cinéma avec quatre films par semaine, le tennis et le dimanche le football entre autres.



Michel, Elisabeth Thierry et René en 1961 à Port aux Poules .

Quelques lignes pour vous raconter les vacances d'été. Depuis 1936, du 1er juillet jusqu'au 30 septembre, nous partions en train, ma sœur Huguette, mon frère Guy et moi, avec nos grands-parents, à la plage de Port aux Poules-La Macta. Nous logions dans un cabanon sur le sable à douze mètres de la mer. Notre tante Odette, son mari Selbe, mes cousins Gilou et Roger avaient aussi un cabanon à côté du nôtre derrière lequel était celui de M et Mme Mirasoli et leurs fils Serge, Claude et Christian. Ce fut pour nous des vacances formidables jusqu'en 1941 car en 1942 mes grands-parents tombèrent malades et moururent à quatre ou cinq mois d'intervalle; ma grand-mère Simon décèdera aussi en 1942. Les vacances à Port-aux-Poules recommencèrent de 1944 jusqu'en 1949 avec notre mère puis, bravant le danger, nous y sommes aussi revenus pendant les étés 1959, 1960 et 1961.

Lorsque l'aéroclub commença à fonctionner, je suivis les cours de pilotage d'un chef pilote (il y a eu M. Garbes et M Charrin) qui venait de Mascara-Thiersville avec un Stamp. Je me souviens de quelques élèves pilotes comme Jean Chevalier, Riquet Jauffret, Roger Tritsh et le Docteur Montagnac qui venait me prendre à l'imprimerie entre deux consultations. Les semaines se suivaient, il fallait au moins dix heures de vol avec le chef pilote pour espérer un lâcher seul. Un dimanche, il convoqua à Thiersville, pour le premier lâcher seul, Jean Chevalier, Riquet, Jauffret et moi. Aux commandes de l'avion, le premier à piloter fut Jean Chevalier. Il décolla seul, fit un tour de piste, se posa



Le Club aéronautique de Saïda, présidé par le Dr Montagnac puis par Stany Garrigue, reprend son activité en 1948 avec le Stamp F-BDKS et le moniteur Raymond Garbès, détaché de Mascara au titre de l'Aérocoordination Interclub créée par Daniel Robert-Bancharelle (Jean Chevalier)

et, comme on nous l'avait appris, il ne devait pas s'arrêter mais remettre les gaz et reprendre de la vitesse pour redécoller. La principale manœuvre était de repositionner le manche à balai verticalement, mais

Jean ayant gardé le manche au ventre, l'avion n'avait pas pu reprendre de la vitesse : il se cabra et s'écrasa au sol, heureusement sans blessures pour Jean à part quelques grosses coupures vite soignées à l'hôpital. Pendant deux ou trois ans, il n'y eut plus de cours en attendant les constats et les réparations de l'avion. Pour moi, ce fut la fin de l'apprentissage



Jean Chevalier avec son piper Cub 1953.

car en octobre 1949, je partis faire mon service militaire, pendant quinze mois, au 5ème RCA, à Maison Carrée et à Tizi-Ouzou.

De retour à la vie civile, je repris mon travail à l'imprimerie le 1er janvier 1951 et, bien entendu, les sorties entre amis en particulier pendant les fêtes de villages.

En 1952, la fête de Saïda fut organisée de manière extraordinaire et marquera pour moi toute mon existence car je fis la connaissance de Josette Eychenne, une amie de ma cousine Gilette Favier-Pebrocq. J'ai dansé avec



René Favier en 1950.

elle les trois soirs de la fête et depuis elle ne m'a plus quitté : fiançailles en mars 1953, mariage en mars 1954, puis les naissances se succédèrent : Michel en 1954, Elisabeth en 1957, Thierry en 1958, Chantal en 1960. Pendant cinq ans, nous avons habité une maison

appartenant à la famille Mirasoli, mitoyenne de l'école Berthelot.

En 1958, nous avons déménagé à la Cité « Clair Logis », la première villa derrière la plaque de Saïda en venant d'Aïn-El-Hadjar, jusqu'au 4 juin 1962. Malgré la guerre, les bombes, les attentats avec tant de morts, nous avons une vie presque normale. Ma femme ne conduisant pas, elle descendait à pieds presque tous les jours faire ses courses au marché et, pendant deux ans à partir de 1959, elle accompagnait notre fils Michel à la maternelle de l'école Berthelot, face à la voie de chemin de fer. La directrice était Mme Nicolazo-Crach et parmi les institutrices, il y avait Mlle Renée Aguado, la fille de Mme Aguado du CM1 et sœur de mon ami Jean-Claude. En 1961, Michel entra au CE1, dans la classe qui fut la mienne en 1936. Son institutrice, Mme Gonzales, venait de Wagram comme Mme et M. Feraud, et le directeur



était M. Chaouch. Cette même année, ma fille Elizabeth fit sa rentrée à l'école maternelle.

En 1962, j'ai pris la décision de rentrer en France. Grâce aux journaux de publicité que nous recevions, j'ai vu l'annonce d'un imprimeur de Draguignan dans le Var qui cherchait du personnel pour l'expansion de son affaire. Intéressé, je pris l'avion le 1er mai 1962 pour Toulouse où m'attendait mon beau-frère Guy Marin, rentré en 1957. Ne pouvant plus exploiter sa ferme isolée en Algérie, il s'était installé avec son épouse, ma sœur Huguette, et ses enfants



Rentrée des classes 1962 à Draguignan

dans une exploitation agricole proche de Castelnaudary. C'était la première fois que je venais en France et, pendant ce séjour, mon beau-frère me fit connaître Montpellier, Carcassonne, Narbonne, Béziers, Beaucaire où j'avais des propositions de travail à voir. But de mon voyage, je me rendis donc en train à Draguignan. La ville m'a plu tout de suite et le patron, M. Riccobono, me proposait de signer un contrat d'embauche, à compter du 1er juillet 1962, avec un logement de quatre pièces dont la construction se terminait. Trouver un métier, une maison, alors que beaucoup de rapatriés déjà rentrés en France étaient sans travail et pour beaucoup logeant dans des caves, était une grande chance. Sans demander l'avis de mes proches, je signais tout de suite le contrat. Le lendemain, je reprenais l'avion pour l'Algérie.

Nous avons tout abandonné, la maison, les meubles, la voiture « dauphine Renault », la presque totalité du linge et, le 5 juin 1962, après une nuit à La Sénia, nous prenions l'avion qui, par chance, atterrit à Marseille. Après une nuit à l'hôtel, c'est par le train que nous arrivons à Castelnaudary où nous attendaient Guy et Huguette. Grâce à leur gentillesse, nous avons la sensation d'être en vacances et ce pendant trois semaines. Puis ce fut le départ pour Draguignan avec reprise du boulot le 1er juillet 62. On avait l'impression d'être miraculés car nous étions tous au complet, bien vivants.

Nous avons découvert le Var, ses villages, de belles forêts, la mer à trente km, la neige avec des stations de ski à soixante km. Nous profitons de la campagne et enfin de la liberté.

Puis vint la rentrée des classes 1962-63 pour les trois aînés de nos enfants.

Suite à des propositions de travail que je jugeais plus intéressantes, je donnais ma démission à l'imprimerie Riccobono et nous sommes partis nous installer à Fréjus pour l'année scolaire 1963-64, avec l'école pour les quatre enfants et un logement à cinq cent mètres de la mer. Hélas, pour le travail, il a fallu que je m'exerce à plusieurs métiers (le chômage n'existait pas alors) et puis j'ai eu la chance de trouver un travail plus sûr dans une banque le 1er octobre 1964 où je suis resté vingt cinq ans jusqu'à la retraite en 1989. A Fréjus le climat était meilleur qu'à Draguignan (très chaud l'été et très froid



Josette Favier et ses quatre enfants à Fréjus en 1965

l'hiver comme à Saïda). Ma femme et les enfants surtout profitaient de la mer cinq mois de l'année.

A la retraite depuis vingt huit ans, mes enfants ont grandi, se sont mariés, bien installés dans

leur vie professionnelle et en bonne santé. A ce jour, j'ai huit petits-enfants et une arrière-petite-fille. Au repas familial de Noël, nous nous retrouvons dix neuf personnes.

Cinquante cinq années en France, nous ne pouvons que remercier le bon Dieu, pour tout ce bonheur, mais nous n'oublierons jamais l'Algérie et tous ceux que nous avons laissés là-bas.

La famille réunie à l'occasion des 80 ans de René en 2009



# Imprimerie-Librairie-Papeterie- Favier - L'Écho de Saïda

Publié par Henri Perez

Pour tous les saïdéens et bien au-delà de notre commune, le nom de Favier est indissociable de l'Écho de Saïda. Pour en savoir plus, la rédaction a pensé qu'il était utile de se remémorer le texte ci-dessous écrit par Henri Pérez publié dans «Mémorial de Saïda et ses environs».

En 1913, l'imprimerie de l'Écho de Saïda fut achetée par M. François Favier, Maître imprimeur venant du « Progrès de Sidi-Bel-Abbès ». L'affaire fut assez rapidement conclue car « L'Écho de Saïda », mal géré par M. Durand, beau-frère de M. Muselli, maire de Mascara et créateur du journal, périlait de jour en jour. M. François Favier était marié et avait trois enfants: Georges, Marcel et Odette. Au début, la famille ne prit possession que de l'imprimerie et du petit appartement qui jouxtait l'atelier sur la rue Schenck. La



librairie-papeterie sur l'avenue Gambetta ne fut créée que plus tard. Ces lieux étaient alors occupés par un atelier de couturière : Mlle Irma Margot...

Il faut se rappeler le contexte et la sévérité de la vie alors : en 1913, bien que les lignes électriques soient placées, l'éclairage public et dans les maisons ne se faisaient qu'à la lampe acétylène, et donc pas de force motrice pour faire tourner les moteurs. C'était une conséquence de la pénurie en mazout et d'une période de restrictions qu'il y eu pendant la grande guerre. Il fallait donc actionner les grands volants des machines à la main et les petites imprimantes tournaient plus ou moins allègrement à la force du mollet par une pédale plate comme se servaient nos grands-mères sur leur machine à coudre. Malgré tous ces handicaps, M. François Favier s'attèle à la tâche, aidé par un ouvrier typo qui était déjà sur place, M. Jules Del Castillo, et un certain M. Jules X. La guerre n'épargne personne et M. Favier est mobilisé sur place aidé par un ou deux légionnaires. Marcel et Georges, dès la sortie de l'école, étaient employés à l'atelier et ont grandi dans ce climat de sacrifices, d'opiniâtreté et de labeur toujours recommencé. Composteurs à la main, pour placer les lettres en plomb, charger les cases, tourner les volants, encre les plateaux ou fabriquer les rouleaux, il fallait savoir tout faire pour que l'Écho de Saïda paraisse tous les samedis matin. Plus tard, il a paru le jeudi. Cependant, après la guerre 14-18, M. Favier modernise son atelier et achète deux nouvelles machines qui permettent un plus grand tirage et une plus grande rapidité, ainsi qu'un massicot, appareil à couper les rames de papier à la dimension voulue.

En 1939, Marcel Favier est mobilisé, Georges continue à la rédaction et à l'imprimerie. Mesdames Favier Mar-

cel et Georges s'occupent de la librairie-papeterie, des commandes et de l'expédition des journaux à travers le département. En 1942, M. François Favier père se retire et passe l'affaire en pleine expansion, aux enfants. Il devait décéder peu après ainsi que son épouse, entourés par l'affection de leurs enfants et petits-enfants.

Malgré les restrictions de papier, l'Algérie étant coupée de la Métropole, l'Écho de Saïda continue de sortir le jeudi et l'imprimerie tourne à fond pour toutes les administrations civiles et militaires ainsi que pour les particuliers. Sa notoriété dépasse l'arrondissement et va jusqu'aux confins du département avec Colomb-Béchar et Kénadsza. Le personnel, dont je faisais alors partie, comprenait : Marcel Favier, Directeur-administratif, Georges, Rédacteur et Imprimeur ; Charles Yédra, Maître Typographe ; André Labboz, Michel Sylvain et moi-même, Typos ; Djillali au massicot et Michel Félix Relieur avec Jean Garcia.

Après la guerre, cette équipe a été remplacée par une autre jusqu'à l'exode : Marcel et Georges aux commandes ; René le fils de Marcel, qui aurait dû prendre le relais, et d'autres typos dont le nom m'échappe, mais toujours sous l'autorité bourru de Charles Yedra. La population de Saïda ne pourra jamais oublier l'Écho



de Saïda, journal hebdomadaire qui nous unissait tous par ses nouvelles, ses annonces, ses carnets de naissances, de mariages et de décès, ses échos et les comptes-rendus de toutes les manifestations de l'arrondissement.

Le dernier hommage que nous pouvions lui rendre, grâce à la bienveillance des héritiers Favier, est de conserver notre bulletin trimestriel en lui gardant le nom de « L'Écho de Saïda »

Qu'ils en soient remerciés.



Façade de l'imprimerie en 2017

# Vincent Galland

par Michèle Reig-Galland

Il est né en 1904, le 5 décembre, à Saïda, à l'époque département d'Oran, dans une famille de sept enfants, quatre garçons et trois filles. Leur père et leur mère étaient d'origine espagnole, elle, fille du consul d'Espagne à Sidi-bel-Abbès, familles qui étaient implantées en Algérie depuis les premières années de la conquête (après 1851 et avant 1859). Comme tous les enfants d'Algérie, le jeune Vincent est attiré par le football, mais faute de ballon, on joue avec une balle en chiffon sur tous les terrains qui se présentaient.

À l'âge de 18 ans, il devance l'appel et se retrouve militaire en Alsace à Strasbourg, où le colonel Randier, commandant le 158ème régiment d'infanterie (régiment fétiche de Strasbourg) le remarque et lui donne sa place dans l'équipe de football militaire. Il faut dire que cet officier était né à Noisy-les-bains, devenu Aïn-Nouissy, en Algérie et que peut-être cela a pu jouer un rôle, entre fils d'Algérie...

Son service militaire s'échelonne de mai 1923 à novembre 1926.

## Sa carrière de footballeur.

À la fin du service militaire, il est recruté par l'A.S.Strasbourg, où il est joueur international B jusqu'en 1929. Cette année-là, il change de club et rejoint le club franc-comtois de Sochaux-Montbéliard qui



Equipe de Sochaux

comme co-équipier son frère Émile Galland, qui est monté ensuite dans le Nord pour jouer à l'U.S.valenciennes. En 1936, Vincent épouse une jeune fille de 19 ans, fan de football.

## Sa carrière d'entraîneur.

Vincent galant met fin à sa carrière de footballeur professionnel et se tourne alors vers une carrière d'entraîneur.

Avec son épouse, il rejoint Le Péage-de-Roussillon (Isère) et le Rhodia Club en tant que joueur et entraîneur, tout en exerçant le métier de comptable aux usines Rhône-Poulenc.

Il laisse un très bon souvenir aux anciens joueurs et ceux-ci progressent sous sa houlette. « En 1939, l'entraîneur Galland peut compter sur une solide brochette de joueurs seniors ... Ces jeunes sont en bonnes mains et ne rechignent pas à l'ouvrage, notamment lorsque Galland et Courtejaire leur font ramasser les cailloux sur le terrain des Cités...du Péage \* ». Il a joué son dernier match de football dimanche 30 avril 1944 sur le terrain de Côte-Chaude (département de la Loire, près de Saint-Etienne).

En 1946, il retourne à Nice, abandonnant complètement le football, sauf pour assister aux matchs sur le terrain du Ray. Puis toute la famille (ils deux filles nées pendant son séjour à Péage-de-Roussillon) part pour Paris où il s'occupe de remettre de l'ordre dans l'entreprise de distillerie de son beau-père. Je me souviens d'avoir assisté aux matches de coupe de France saison 1950-1951; R.C.Strasbourg qui bat Valenciennes 3 à 0, et saison 1951-1952 : O.G.C.Nice qui bat les Girondins de Bordeaux 5 à 3.

Il n'hésitait pas à amener ses filles assister aux plus grandes compétitions.

## La suite.

Retour à Nice en 1952 où il tient un commerce. Puis en 1954, il décide de repartir pour l'Algérie où il n'est pas retourné depuis son départ au service militaire, c'est-à-dire depuis début 1923. La veille du départ pour Marseille, nous logeons dans un hôtel de l'avenue de la Victoire et rencontrons notre idole Just Fontaine, joueur de renommée internationale puisqu'il a marqué le plus grand nombre de buts dans une compétition (Coupe du Monde 1958).

Vincent rejoint Saïda, sa ville natale, où il entraîne pendant quelque temps le Gaieté Club Saïdéen (G.C.S.).

En 1962, à nouveau départ pour la France. Il rejoint Perpignan où il s'installe et crée à nouveau un commerce d'articles de sports.



Il décède le 17 avril 1980.

La famille Galland est une famille de sportifs : Émile, frère de Vincent, est footballeur aussi en Métropole. Ses neveux Émile Galland et Michel Hernandez ont été joueurs au Gaieté Club de Saïda. Un autre neveu René a été champion de France du 400 mètres en 1953. Danielle Boret-Galland, la fille cadette, élève de l'École Normale Supérieure d'Éducation Physique, a été professeur d'éducation physique.

\* Historique du Rhodia Club Omnisports (2008)

Article paru dans la revue « L'Algérieniste » n° 159 de septembre 2017

Debouts : Vincent Galland-Ali-Ben Allel-Joseph Martinez-Alfred Ropéro-René Nicolas- Antoine De Haro--Accroupis : Charles Talleux-René Cerna-Ange Renucci-Joseph Lopez (Pépico)-Joseph Guindos.



A droite, V. Galland



OGC Nice - 1936/1937

En haut : Brusseaux - V. Galland - Schulzendorf - Choissaz - Gérin - Orlandini  
En bas : Somitier - Rodriguez - Sclavi - Gordon - Lovichy

## Les Eaux-Chaudes

par Joseph Maldonado



À la lecture de notre écho, il arrive que le nom d'une personne, d'un lieu, le visage sur une photo, ... déclenche chez certains des souvenirs que l'on pensait effacés, oubliés de notre mémoire. Des souvenirs même parfois rejetés inconsciemment parce que liés à des événements douloureux. Et l'écriture permet quelquefois de se libérer de souvenirs sensibles qui encombrant la mémoire. Ce n'est pas le cas de l'auteur de cet article, mais le texte sur les Eaux Chaudes paru en septembre dernier l'a incité à nous adresser les quelques lignes ci-dessous. Un bon exemple à suivre. Merci Joseph.

**A**ux Eaux-chaudes, dans les années 50, durant les vacances scolaires, nous aimions nous retrouver en famille, et nous, les jeunes, nous aimions nous ébattre sur l'aire de jeux pour enfants, nous émerveiller devant les volières d'oiseaux exotiques, observer quelques singes dans de grandes cages ou les biches évoluant dans leur enclos. Ensuite, nous allions jeter un regard furtif et intrigué aux cabines de bains d'où s'échappaient des vapeurs un peu mystérieuses pour nous, et nous écoutions les explications savantes de cousins, à peine plus âgés - Jean-Michel, Marie-Jeanne et Lydie Guindos- sur ces thermes réputés et appréciés, sans distinction, par les Indigènes, les Français et les Européens de la région.

De retour aux Eaux-Chaudes en 2010, indifférent aux soubresauts du car sur la route qui nous conduisait vers la nouvelle station thermale, je suivais d'un regard oblique le glissement des longues plaines qui déroulaient une mosaïque de parcelles, ocres ou mauves, au pied du volcan endormi.



Je supposais qu'il me serait difficile de retrouver, une cinquantaine d'années plus tard, quelques repères des lieux que j'avais pu connaître dans ma jeunesse. Mais, le paysage ne semblait pas avoir trop changé. Il donnait encore l'impression d'une grande quiétude, avec ses vastes étendues parsemées de quelques fermes, rares et hélas, souvent délabrées.

En arrivant aux Eaux-Chaudes on découvrait, près du minaret et de la mosquée, un enchevêtrement de masures, de cours intérieures refermées sur elles-mêmes, et de constructions surélevées en état d'inachèvement volontaire, dit-on, pour différer leur taxation, et dans l'attente d'une croissance économique...qui tardait à venir. Sous la pression d'une forte progression démographique, l'ancien hameau était devenu rapidement un gros bourg rural désordonné.

Pourtant, au bord de la place, surgissait, luxueux, le Grand Hôtel des Eaux Thermales, entouré des élégants jardins fleuris qui, autrefois déjà, faisaient la fierté de la station coloniale Française.

Modernisée, la station thermale se nommait désormais Hammam Rabi .

Nous avons cherché là quelques vestiges de la ferme Guindos, de son mur d'enceinte et du mirador, des pièces d'habitation, de la véranda, et des annexes destinées aux bêtes de trait et aux machines agricoles. Nous avons cherché aussi, en limite des champs de céréales, le petit jardin potager destiné à la production de quelques légumes pour la consommation familiale.

Peine perdue ! Tout cela restait introuvable : transformé, supprimé ou noyé dans un espace remodelé.

## Hommage à Jean Pérez

par Joseph Maldonado

C'est alors que me revint le souvenir douloureux de la mort tragique de mon grand-père Jean.



Jean Pérez (Juan Lorenzo Pérez pour l'état civil) était né le 10 Août 1889 au village de Véra, dans le Sud de l'Espagne. Il avait débarqué, à 13 ans, à Port-aux-Poules, près d'Oran, en 1902, avec ses parents, ses frères et ses sœurs, fuyant la misère qui sévissait alors dans la province d'Almeria.

Comme la plupart des autres migrants de cette époque, il rêvait d'accéder à une vie meilleure dans l'agriculture, au service de la colonisation Française en Algérie.

A peine adolescent, il commença à travailler comme journalier agricole à

Aïn-el-Hadjar. C'est là que des compatriotes plus âgés lui expliquèrent les tensions suscitées depuis 1870 par la question de la naturalisation des étrangers, et aussi la crise franco-espagnole après les émeutes de 1881 dirigées par le sinistre Bouamama contre des alfatiers espagnols du Sud-Oranais. Mais en ce début du XXe siècle, s'imposaient désormais la coexistence pacifique des communautés et leur confiance dans le progrès.

Ouvrier - Métayer - Fermier, tel fut le parcours, classique à cette époque, de Jean Pérez.

Cette évolution était l'ascension modeste d'un « paysan sans terre », rémunéré d'abord comme travailleur agricole, journalier ou saisonnier, puis partageant le fruit de sa récolte avec un propriétaire, puis cultivateur dans une ferme en location mais ne possédant lui-même ni terres ni autre patrimoine.

C'est ainsi qu'après son mariage avec Joséphine Ascensio le 16 mars 1918 à la commune mixte de Saïda, il travailla comme ouvrier agricole près de Franchetti, ensuite au sud de Mascara, comme métayer à la ferme et au moulin du Bénian, puis à Oued-Taria, et enfin, cultivateur locataire dans une ferme près de Nazereg, qu'il dut quitter dès 1956 après les attentats perpétrés par des rebelles contre des colons voisins. Il fut alors accueilli avec son épouse par son beau-frère aux Eaux-Chaudes, espérant trouver là plus de sécurité et l'occasion de se rendre utile, encore à son âge, par quelques travaux agricoles ou de jardinage.

Humble, bon et juste, il était estimé de personnes de tous milieux et de toutes confessions.

Tout au long de sa vie, selon ses proches, il fut un mari attentionné et un bon père de famille, connu aussi pour son entrain et sa gaieté dans les fêtes familiales. Fidèle aux valeurs chrétiennes et aux traditions de sa communauté d'origine, il avait également le souci de s'intégrer à sa nouvelle patrie en respectant les institutions, les lois Françaises, et autant que possible les usages locaux. Endurant, sérieux dans son travail et digne de confiance, il était estimé pour sa droiture, son esprit de justice envers ses employés, et l'attention portée aux personnes de condition modeste ou en difficulté.



Caveau Famille Pérez en 1962

Jean Pérez, homme de bien, apprécié de tous, fut pourtant lâchement et sauvagement assassiné à 68 ans par deux terroristes, le 24 avril 1957, à 17 h 30, en ce lieu des Eaux chaudes.

Famille autour du même caveau en 2010



Lors de ses obsèques, à Saïda, un long cortège suivit son cercueil drapé, posé sur un char funèbre tiré lentement par un percheron. Il remonta la rue Jeanne d'Arc et toute l'avenue centrale jusqu'à l'église, les rideaux des commerces respectueusement baissés sur son passage. Cette foule rendait hommage à la victime d'un attentat ignoble et prémédité, perpétré, au nom de l'islamisme, pour semer la terreur. Dans un recueillement impressionnant, chacun implorait en silence, contre les assassins, la souveraine justice divine et l'unanime condamnation des humains.

## La statue du Sacré-Coeur

Nous vous avons narré dans un précédent écho l'histoire du transfert de la Statue du Sacré-Coeur de l'Église Sainte Jeanne d'Arc de Saïda vers la Chapelle de la Lésine.

C'est avec beaucoup de plaisir que nous avons reçu un DVD accompagné de ces quelques lignes de Madame Lise Petit-Blein, saïdienne d'adoption (5 ans à Saïda : 1959-1964) : « Chers amis, saïdiens de sang, vous avez lu sur le n° 141 de l'Écho de Saïda que notre statue du Sacré-Coeur avait trouvé sa place dans la petite chapelle Saint-Michel, dite de la Lésine, située à Jarsy-en Bauges à environ 900 m d'altitude, dans le massif des Bauges. Aujourd'hui, je suis heureuse de faire à l'amicale un petit cadeau que vous pourrez projeter lors d'un prochain rassemblement »

Ce DVD retrace, dans le détail, toutes les péripéties qui ont conduit à la restauration de la Chapelle de Lésine, à sa consécration en août 2016, et aux festivités qui ont suivi lors de son inauguration et auxquelles ont participé plus de six cent personnes. C'est avec fierté que nous découvrons que notre statue occupe une place privilégiée sur le côté droit du cœur de la chapelle. Un texte explique son origine saïdienne et son parcours, depuis notre Eglise Sainte Jeanne d'Arc jusque dans les Alpes, grâce à Mme et M Blein, les parents de Lise Petit, à qui notre curé Escolano avait confié la garde lors de notre exode.

Une Saïdienne, de passage dans la région en juillet 2017, n'a pas manqué de faire une visite à notre statue du Sacré-Coeur, comme en témoignent les quelques lignes écrites sur le livre d'or de la chapelle.





SAIDA — Commissariat de Police

Imprimerie: P...



13 Saida — Le kiosque de Musique



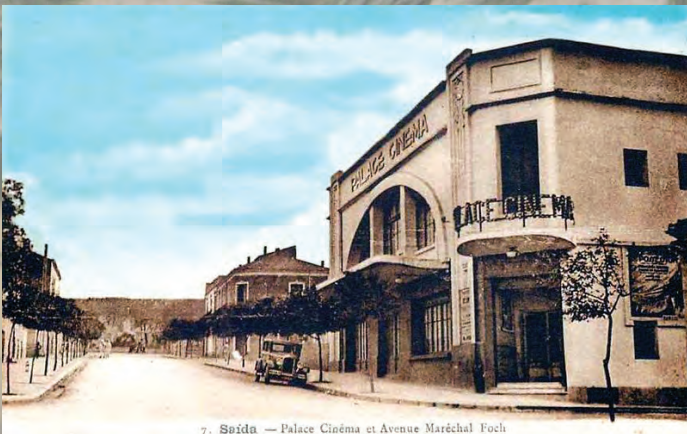
Saida

Le Marché

V. P. Paris. No 4.

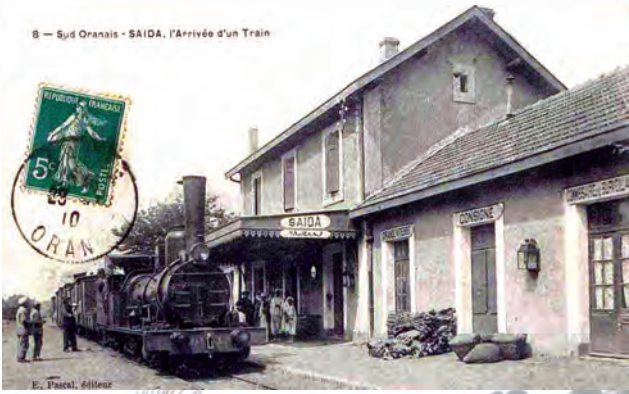


2 SAIDA. — La Mosquée



7. Saida — Palace Cinéma et Avenue Maréchal Foch





## La cuisine de mon enfance

par Jean-Pierre

Né à Saïda et y ayant vécu jusqu'à l'âge de 20 ans, j'ai, bien sûr, été nourri à la cuisine pied-noir. Cuisine variée, à dominante méditerranéenne, elle était enrichie des influences française, juive, arabe, espagnole, italienne... Encore aujourd'hui, et plus que jamais, elle est toujours mise en œuvre par les familles pieds-noirs et leurs descendants. Son succès est tel que certains plats ont été adoptés dans toute la France comme le couscous, le méchoui, les merguez....

Vous allez être déçus si vous attendez que je vous parle de recettes. Ce n'est pas dans mes compétences. Par contre, si vous consultez le forum d'Hubert Méréa, vous trouverez sûrement votre bonheur dans ce domaine. Aujourd'hui, je veux simplement vous faire partager mes souvenirs d'enfant sur ce que j'ai mangé, vu et vécu dans ce qui se faisait autrefois en cuisine et qui ne sont parfois plus guère d'actualité.

A cette époque, la cuisine était exclusivement réservée aux femmes. Je n'ai jamais vu les hommes de la famille cuisiner ou simplement prêter leur concours dans ce domaine. Seule exception, à Pâques, mon grand-père pétrissait la pâte destinée à la confection des mounas.

Il fallait beaucoup d'astuces et surtout beaucoup d'amour pour que ma mère réussisse autant de prouesses culinaires. L'agencement de sa cuisine était des plus sommaires, aux antipodes de nos cuisines intégrées. Il n'y avait pas de four, ni de réfrigérateur, ni aucun des appareils électriques qui facilitent tellement la vie des ménagères modernes. Le rafraîchissement des boissons l'été se faisait grâce à l'usage de la gargoulette mais aussi en enveloppant les bouteilles d'un linge humide. Par la suite, l'achat de glace (à partir de longues barres que le marchand brisait avec un marteau) amenait un certain confort. Pour la nourriture, maman nous chargeait parfois des commissions.



Au marché, nous achetions la charcuterie (dont pâtés de foie ou de tête, boudins de tête et à l'oignon, longanisse, saucisses...) des frères Gon-

zalez. Sans chauvinisme, je ne crois pas avoir goûté meilleure charcuterie. Un seul étal, tenu par la famille Tristan, nous approvisionnait en poissons. Le fromage (roquefort, gruyère, rouge à l'étuvée qu'aimait tant mon papa) provenait de l'épicerie Malka, place du marché. Pour l'épicerie, nous nous servions essentiellement dans les petites boutiques du quartier comme celle de Mohamed, rue Bobillot, sur la place face au théâtre, ou celle de Mme Sanchez, puis de Mme Mira qui lui a succédé, rue du onze novembre. J'ai le souvenir que la plupart des marchandises se vendaient au détail, enveloppées dans le papier gris bleu fabriqué à Aïn-El-Hadjar (époque bénie où le plastique n'existait pas !), ou en bouteilles que l'on amenait pour les liquides, comme l'huile. Pour le pain, nous allions à la Boulangerie Valère située dans le haut de la rue Isaac Nahon. Les fruits et légumes provenaient parfois des étals du marché mais, surtout, maman les achetait au gentil petit marchand indigène qui chaque matin, en carriole tirée par un âne sillonnant les

rues du quartier, s'arrêtait devant notre maison en vantant ses produits.

Les volailles (poules, coqs, canards, dindes ou pintades), les lapins et le gibier (grand-père était un grand chasseur) provenaient le plus souvent de la ferme de mes grands-parents. Aujourd'hui, ces viandes sont de consommation courante. De qualité et de prix variables selon les élevages d'où elles proviennent (certains d'entre eux méritent même le carton rouge !), elles sont accessibles à tous les budgets y compris les plus modestes. Sur les étals, elles sont toujours présentées plumées pour les unes, dépiautées pour les autres, toujours vidées de leurs viscères et, ce qui me paraît choquant, souvent dépecées de manière à n'offrir que les parties nobles. A l'époque de notre jeunesse, volailles et lapins avaient une toute autre réputation : très appréciés, ils n'apparaissaient qu'au menu du dimanche et des jours de fête. Sauf pour le gibier, ces animaux arrivaient toujours vivants à la maison. Nous ne le savions pas, notre nourriture était « Bio » ! L'élevage se faisait toujours en plein air, jamais en batterie ou confiné dans des hangars, avec une nourriture naturelle sans pesticides ni antibiotiques..., non artificielle. Par contre, il fallait les tuer pour pouvoir les cuisiner. C'était un spectacle auquel, enfants,



nous assistions avec des rires forcés et crispés qui masquaient mal notre inquiétude. Maman avait sa technique. Elle maintenait dans sa main gauche les pattes de la poule et de sa main droite elle tirait son cou en le tordant violemment. La poule se débattait alors fortement, battant des ailes avec des soubresauts comiques, échappant parfois du crochet où elle avait été suspendue. Aux dindes et aux canards, on coupait le cou à l'aide d'un couteau ou d'un hachoir de boucher. Leur sacrifice se faisait en dehors de notre présence car il arrivait parfois que l'animal sans tête pouvait s'échapper sur une courte distance avant de s'écrouler dans une flaque de sang. Pour les lapins, la mort était plus rapide et moins spectaculaire : un coup de pilon derrière la tête et leur affaire était réglée.

Je vous parlerai maintenant des spécialités culinaires de maman. Certaines avaient ma préférence tandis que je refusais obstinément de goûter à d'autres. Heureusement, après l'adolescence, je devins moins difficile dans mes goûts.

Avant de se mettre à table, et seulement lors de réunions familiales, le repas était précédé de l'apéritif traditionnel: anisette et kemia. Ensuite, le menu était différent selon la saison, jours de la semaine ou de fêtes. Les entrées étaient généralement simples : salades de tomates, poivrons à l'huile, charcuterie, œufs mimosa. Certains légumes étaient « inconnus » à la maison comme les fenouils, les blettes et les épinards ou simplement pour donner du goût comme les navets ou le céleri. Il en

était de même de certaines spécialités, telles la choucroute, la pizza (mais maman s'est bien rattrapée par la suite !!!). Maman préparait aussi, mais seulement pour papa des piments de cayenne cuits et trempés dans l'huile mais auxquels nous ne touchions pas tant ils nous brûlaient la bouche !

Pour le « potaje » et la « ola » (un mélange de légumes secs et de coquillettes), les pieds de cochons...et même la frita (je détestais les poivrons, mais depuis j'ai changé d'avis), je n'en garde pas un souvenir impérissable. Par contre les frites, les pâtes, toujours associées à une sauce tomate, étaient particulièrement appréciées, de même que les pommes de terre rôties en présence d'ail. Les omelettes, aux pommes de terre, aux courgettes et surtout à l'oignon, ma préférée, que j'avais beaucoup de mal à supporter à cause de la friture, ainsi que les œufs à la coque ou les œufs au plat accompagnés de longanisse ou boudin à l'oignon, étaient souvent au menu. Parmi les bons souvenirs culinaires de maman, je citerai encore les sardines en beignets ou en escabèche, les calamars et les moules farcis, les volailles rôties, le lapin en civet, à la cocotte ou à la moutarde, la paella, bien qu'il me semble qu'on



n'utilisait pas encore ce mot, on parlait de riz ou d' « arroz », « arroz con pollo », et bien entendu le couscous. Pour ce dernier maman a toujours utilisé les mêmes ustensiles qu'elle a ramenés en France : dans le « gassah\* », grand plat en olivier, elle roulait la semoule qu'elle faisait cuire à la vapeur dans un « keskes » en alfa tressé qu'elle plaçait au dessus d'un fait-tout. Viandes et légumes mijotaient dans une cocotte en fonte noire.

\* orthographe non garantie.



La morue était aussi au programme, surtout le vendredi en période de carême. Elle était au préalable dessalée, coupée en morceau, enrobée ou non de farine puis passée à la poêle. Elle était ensuite consommée avec de l'aïoli et des pommes de terre bouillies. Autre préparation, Maman découpait la morue en petits morceaux qu'elle faisait macérer dans l'huile. C'était le régal de papa.

Si le cassoulet ne faisait pas encore partie de nos traditions, maman n'avait pas son pareil pour nous mijoter des haricots blancs accompagnés de saucisses et de côtes de porc. Nous étions aussi très friands du ragoût de mouton dans lequel viande et pommes de terre baignaient dans une sauce épaisse et succulente. Que dire du pot-au-feu, traditionnel en hiver et toujours associé dans ma mémoire à l'os à moelle que se disputaient mon frère et ma sœur.

Il nous arrivait aussi de consommer des escargots. Je ne me souviens pas de leur provenance mais de leur période de « jeûne » pendant laquelle maman les nourrissait de farine.

Après un nettoyage en règle, ils étaient cuisinés dans une sauce où tomates et lardons avaient une large place. En certaines grandes occasions, le « Gaspacho » était servi. Rien à voir avec le gaspacho andalou. C'était un plat chaud dans lequel plusieurs viandes étaient associées, porc, poule, lapin, canard, parfois du gibier, cuites avec tomates, poivrons, oignons et sans doute d'autres légumes. Particularité : on partageait une galette fine, cuite à part, en plusieurs morceaux que l'on mettait à tremper dans le bouillon de son assiette.

Autre plat mythique, les « Migas » : Maman les préparaient simplement à partir de semoule et d'ail qu'elle faisait revenir dans l'huile. Elles étaient toujours garnies de sardines salées (elles étaient alors vendues serrées et alignées en rayons dans des caissettes rondes en bois. Je n'en ai plus jamais revues dans les commerces !), et de charcuterie (longanisse, boudin coupés en morceaux disposés sur la semoule). Ce plat était toujours présenté dans la poêle ayant servi à son élaboration.



Ghislaine Lavigne-Molina rappelle sur le forum que « Les migas (miettes en espagnol), étaient la nourriture que les bergers espagnols et les ouvriers préparaient sur leur lieu de travail. Pour les bergers qui partaient en emportant leur provision de pain, c'était la récupération des miettes et des débris, qu'on cuisait dans une grande poêle avec un peu d'huile et du lard. Les ouvriers saisonniers arrivaient tous avec leur poêle attachée à l'épaule et cuisaient souvent ce pain avec des sardines salées et de l'ail. Les migas sont à l'origine une nourriture de pauvres ».



Selon les familles, la recette originale était améliorée pour devenir plus savoureuse. Depuis l'exode, je n'avais plus goûté aux migas... jusqu'à il y a quatre ou cinq ans, quand, avant de nous réunir pour la préparation de l'Écho de Saïda, Jocelyne et Christian Duran, nous ont fait une immense surprise en nous servant ce plat (dont la recette était totalement différente de celle de ma maman) que nous avons dévoré avec un plaisir difficile à contenir.



A Noël, il était de tradition de consommer la dinde avec une sauce épaisse, où oignons, tomates, épices et surtout olives donnaient leur parfum, et dans laquelle baignaient des boulettes de chair à saucisses.

Enfin, parmi les souvenirs impérissables, il me faut citer le méchoui et les brochettes. C'était rituel, à Pâques, à la ferme de mes grands-parents où se retrouvaient dans une ambiance extraordinaire famille et amis. Ce jour là, les brochettes enveloppées de voilette (le péritoine du mouton) étaient consommées en apéritif. Le mouton, autour duquel nous venions régulièrement respirer l'odeur agréable de cuisson, était parfois farci de champignons qui augmentaient sa saveur.

Bien entendu, les repas se terminaient souvent par un dessert, sujet que je traiterai prochainement.

## Josepha, la Lavandière

par Roger Alfonsi.

Dans la rubrique « Je me souviens », nous vous proposons un texte illustré d'un ami oranais qui connaissait bien Saïda et certains saïdiens pour les avoir cotoyés lors de ses fréquents déplacements professionnels dans notre cité.

C'est déjà loin, j'habitais Boulevard des Chasseurs, dans mon quartier nous avions Josepha ou Josefa au choix, son patronyme je ne l'ai jamais connu. Josepha entre deux âges habitait Ravin de la Mina, dans un patio, très ibère, elle élevait une nombreuse famille. Des mauvaises langues disaient qu'elle était d'origine Gitane, mais qu'importe. Josepha avait une spécialité inconnue de nos jours, elle était lavandière à "la mano" explication : cette brave femme n'utilisait pas la brosse, cette dernière réputée pour user le linge, étant proscrite bien sûr.

Frotter et toujours frotter après trempage dans une eau additionnée de cristaux de soude, salinité d'alors oblige, et souvent de la cendre pour la blancheur. Sur sa planche à laver striée, elle y tenait beaucoup, il n'y avait qu'un cube de savon le "Fer à Cheval" made in Marseille, déshydraté pendant quelques semaines, économie oblige, savon acheté directement chez le Père Mathieu, les planchettes des caisses servant à l'ébouillantage des grosses pièces...! Draps évidemment, mais caleçons molletonnés aussi.

Arrivée tôt le matin, elle se mettait au service de Mme Untel, à l'ouvrage soit dans la buanderie de la terrasse ou dans celle de la cour, c'est précisément là que je l'observais. La lessive durait toute une journée et Josepha ne quittait les lieux qu'après étendage, et avoir récupéré quelques petites piécettes.

Josepha a exercé jusqu'aux années 1950, détrônée par quelques Brandt, Lincoln, etc. ou tout simplement épuisée par le labeur. S'en est-elle aller rejoindre Saint Pierre ? Ce dernier n'aura pu que l'accueillir et la diriger vers le Paradis, celui des braves. Je l'aimais bien Mme Josepha et elle aussi m'aimait.



A Saïda, faute de cours d'eau, nous n'avions pas de lavoir public, mais dans beaucoup de maisons d'habitations et cours ou patios, il y avait une buanderie dans laquelle se trouvait un lavoir. Tout comme Josépha à Oran, décrite par Roger, certaines personnes en avaient fait leur profession à Saïda. C'était le cas de Madame Marie Sanchez née Ouros, personne attachante, digne et courageuse dont le récit, que je vous recommande de relire, nous avait été conté par Madame Suzanne Biré-Ramonda dans l'écho n°70 de Janvier 2000.

## Les Ravaudeuses de la Légion

par Henri Pérez.

Henri Pérez, auteur de l'Album souvenirs « Saïda et ses environs » en 1990 et « Mémorial de Saïda et de ses environs » en 1993, a écrit plusieurs textes sur la vie quotidienne dans notre cité. Souvent illustrés d'aquarelles, ils ont paru régulièrement dans notre écho dans la rubrique « Souvenirs de là-bas ». Dans le même ordre d'idée que le texte ci-dessus, il avait rédigé, d'après un récit de Madame Juan Hélène née Plaza, quelques lignes sur les personnes dont le métier était de raccommorder, réparer les vêtements des légionnaires basés dans la caserne « Colonel Brunet de Sairigné » de Saïda.

On les voyait passer le matin et le soir, isolées ou en petits groupes se dirigeant ou revenant de la caserne de la Légion. On savait qu'elles s'adonnaient à une tâche ingrate, le dos courbé sur des machines à coudre ou sur des tables de repassage. Ces femmes étaient chargées de la confection ou de la réparation des vêtements de nos légionnaires, tels que vestes, pantalons, chemises et aussi des « képis blancs », c'est-à-dire de la housse qui recouvrait les fameux couvre-chefs. Dès le portail franchi, conscientes de ce que le style de la maison ne l'autorisait pas, ces dames et demoiselles se gardaient prudemment de se livrer aux papotages et aux cancans qui pourtant ensoleillent et pimentent singulièrement la vie. Elles se dirigeaient vers l'atelier ou Monsieur Standenok Louis responsable du service les accueillait. Dès que les blouses étaient enfilées chacune avait sa charge de travail qui était répartie par Mme Martinez Charles avec sa bonhomie habituelle. Dès lors, l'atelier bourdonnait au rythme des machines Singer, et du glissement feutré des fers à repasser. Madame Ankizi, experte en découpage des pièces d'étoffe taillait au ciseau électrique et chaque couturière recevait alors son lot de fournitures à assembler, suivant les commandes du moment. Pas de parloles inutiles, parfois quelques mots suffisaient à détendre l'atmosphère.

La journée s'écoulait facile et familière entre femmes du même pays, de la même ville, avec les mêmes joies et les mêmes malheurs qui nous unissaient les dernières années de notre Algérie. On les revoyait passer le soir, la journée terminée, et dès que le portail était franchi, rendues à la douceur de la rue, elles rattrapaient le temps perdu, et chacune savourait à sa façon la joie de retrouver le logis familial.



Au premier plan, assises : Pérez Yvonne et Fuentes Gilberte  
Debouts : Mmes Aguado, Thomas, Escamez Carmen, Ségura Marie, Ruiz Isabelle, Martinez Carmen, De Vargas Suzanne, Marin, Juan Hélène, Canales Emilie, Escamez Marguerite, Martinez Marie, Pérez Marielle, Calduck Antoinette, Yvonne, Llamas, Darius.

Photo de Paulette Bénéaim née Amsallem.

Texte paru sur l'Écho de Saïda n°61 en 1997 et sur le Forum en 2009.

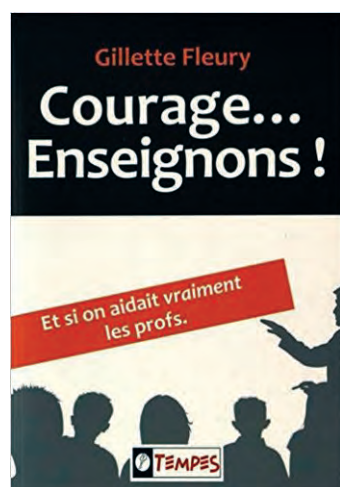
# Courage... Enseignons!

par Gillette Fleury-Kauffmann / fleurygillette99@gmail.com

**G**illette Fleury-Kauffmann est née au 18 rue Varnier à Saïda. Elle est la fille de Constant Kauffmann dont le garage Peugeot situé 50 avenue Gambetta était bien connu de nos compatriotes et donc la sœur de Paul (†), Josiane et Francette. 1962...l'exode... arrivée en France et vie difficile dans les premières années... Gillette Fleury a enseigné l'anglais de 1975 à 2009, au Lycée Professionnel Ampère à La Flèche, ville où elle a pris sa retraite.

Passionnée par son métier, cette Saïdienne, devenue Fléchoise d'adoption, a été frappée par la solitude de certains jeunes profs, en difficulté face à leurs élèves. «*Par honte ou par orgueil, beaucoup se taisent face aux difficultés. La plupart se sentent coupables et ont peur d'être jugés par les élèves et les collègues. Mais cette loi du silence est absurde*», explique-t-elle. C'est ainsi qu'a germé l'idée d'un livre dans lequel elle partage son expérience de l'enseignement à travers une série de réflexions et d'exemples concrets afin de leur venir en aide.

Ce livre, «*Courage enseignons ! Et si on aidait vraiment les jeunes profs*», a d'abord été une autoparution. Un éditeur très intéressé («*Editions Tempes*») l'a ensuite publié en janvier 2017. *Courage enseignons !* est maintenant diffusé dans toute la France et en Belgique (au prix de 16,90 euros).



Quatrième de couverture :

Peut-on encore enseigner aujourd'hui en collège et en lycée ?

Est-ce devenu mission impossible, en particulier pour les jeunes professeurs fraîchement nommés ?

Pas si l'on a appris à surmonter ses peurs. Pas si l'on sait tirer parti de ses découvertes. Il devient alors possible, pour l'enseignant avisé, d'accéder au plaisir d'enseigner.

«*Ne soyez pas des gardiens d'élèves. Continuez à enseigner. Redonnez-leur confiance en eux en exigeant le possible...*»

Être enseignant aujourd'hui est difficile : élèves inattentifs, irrespectueux, indisciplinés dans leur travail et leur comportement.

La situation des jeunes enseignants qui n'ont pas été préparés à leur «*mission*», parfois impossible, est préoccupante. Ils sont souvent découragés, en souffrance, et même tentés d'abandonner ce beau métier en début de carrière.

Le livre est porteur d'espoir : les récits vivants offrent des pistes de réflexion, de vraies solutions concrètes, et des règles à appliquer pour pouvoir continuer à enseigner en collèges et en lycées.

L'auteure encourage fortement les enseignants à parler de leurs difficultés, à vaincre

leurs peurs, à affronter les problèmes, à partager leurs expériences pour se faire respecter dans leur fonction et trouver le plaisir d'enseigner.

Elle invite tous les personnels administratifs à écouter leurs profs et à les soutenir sans faille, en cas de difficulté.

Les parents y verront aussi combien leur solidarité avec les équipes d'enseignants est importante pour que leurs enfants retrouvent l'attention en cours, le respect du travail fourni par leurs professeurs, le sens de leurs devoirs à côté de leurs droits. Pour qu'ils grandissent et réussissent.

Revue de presse

«*Une très belle réflexion sur l'acte d'enseigner et ses difficultés grandissantes.*» --Jacques Le Goff, universitaire et journaliste. ( Ouest-France ; la Croix)

«*Votre texte m'a beaucoup touché par son authenticité, sa justesse et ses perspectives (...). Vous y dites justement des choses essentielles.*» --Philippe Meirieu ( Université Lyon Lumière )

## Article dans Valeurs Actuelles

par Claude Levy.

**L**e 11 janvier dernier, l'hebdomadaire Valeurs Actuelles consacrait quelques pages de son magazine à l'Algérie et titrait : un pays à bout de souffle, au bord de la faillite qui pourrait sombrer dans le chaos et entrer dans une forte zone de turbulences et dont l'impact sur la France sera considérable.

Notre concitoyen Claude Lévy a transmis à ce journal une lettre estimant que l'article en question était incomplet. Il a été surpris et honoré de voir que son courrier, quoique raccourci et tronqué, a été retenu et publié, dans le Forum des lecteurs. Voici son message :

«*Sur un article (fallacieux) n° 242 du 9 novembre 1963 des Autorités Algériennes me spoliant de tous mes biens et sans oublier ce que m'avait dit le Consul de France de Saïda, ce jour là, me référant aux Accords d'Evian : « ils n'ont JAMAIS existés » ! Je suis parmi les derniers Français à avoir quitté l'Algérie : les européens étaient « persona no grata » !*

*J'ai pris beaucoup d'intérêt à lire votre article et vous devez comprendre pourquoi. Néanmoins, à mon humble avis, il manque un rappel de l'état économique de l'Algérie en 1962.*

*L'activité des ports -les exportations : céréales, vins, agrumes, laine, alfa, moutons,... c'était un pays en autosuffisance et en pleine activité.*

*En 1930, les musulmans étaient en tribus, elles mêmes en état de guerre entre elles, ils ne dépassaient pas les 600 000... et encore ! En 1962, les musulmans étaient autour de 12 millions.*

*« On » nous parle de colonisation, de génocide, de crimes contre l'humanité...*

*Avez-vous chiffré TOUT ce que la France a laissé : les villes, les immeubles, les barrages, les routes, le chemin de fer (à l'arrêt !!), toutes ces infrastructures...*

*Pour mon grand-père, pour mes parents, j'attends un MERCI !*

## Dessine moi l'Algérie

par André Provost

Dis petit, connais-tu le berceau de mon enfance ?  
Connais-tu mon chaud Pays ?  
L'histoire de mes errances  
et mes souvenirs de l'autre côté du Midi.

En un mot ou plutôt en plusieurs,  
c'est la terre des oliviers et du jujubier,  
des senteurs poivrées mêlées de chaleur  
qu'exhalent les fruits violacés des figuiers,  
lorsque le soleil dissipe ses ardeurs.

Ce sont les vignes de Mascara  
où est née votre trisaïeule.  
C'est aussi la ville de Saïda  
où dans notre jardin il n'y a plus de glaïeuls.

Départements français, ça l'était aussi  
Oran et puis Alger et Constantine,  
puisque'ils étaient trois en Algérie.  
Et c'est de là bas aussi qu'est née la clémentine.

Et puis, il y avait Pâques et la « Mouna »  
et tous ces petits gâteaux à en rester « baba »  
comme les Mantécaos et les Borachicos.

C'était le temps de la Frita,  
cuite dans un chausson de pâte Brisée.  
Ça s'appelait alors une coca.

Il fallait voir notre grand père « Juan Pedro »  
griller sur les canouns des poivrons.  
Ça sentait déjà les kémias pour l'apéro  
et les sardines grillées que nous consommions.

Quel bonheur lorsqu'au printemps  
on partait, son cabasset rempli de spécialités,  
retrouver les amis et passer du temps  
à goûter tramousses et soubressade qu'on partageait volontiers.

Telle est cette nostalgie  
que je te confie en partie  
pour que jamais tu n'oublies  
mon pays français qu'était l'Algérie.

## Souvenirs

par Sylvaine Llamas

Vers ma petite ville natale, une pensée soudain  
S'envole jusqu'au parvis de notre belle Eglise,  
Joyau longtemps admiré par ses paroissiens,  
Heureux chaque semaine d'y déverser leurs vocalises.  
Sous ses voûtes, tant de baptêmes, communions et unions,  
Que personne ne peut oublier s'y être recueilli,  
Parfois en simple visiteur avec admiration,  
Ou simplement pour y trouver la paix dans l'oubli.  
Abattue comme un vulgaire mercenaire,  
Tu as dû faire couler bien des larmes,  
Dans les foyers qui ne peuvent faire  
Une croix sur ce sacrilège qui désarme.  
Dévêtue de son monument principal,  
Saïda doit être nue et souffre sûrement  
Du vent glacé hérité en période hivernale  
Que les cieus dispensent, à présent, en châtement.

## Nostalgie

par Clairette Poloczek (†)

Chaque jour mon esprit, quand soufflerait le mistral  
Vers le ciel d'Algérie, partirait en cabale  
Et je promènerais à nouveau rajeunie  
Près de la palmeraie mon âme endolorie.  
Longue sera ma course, pour remonter les heures.  
J'irai jusqu'à la source, retrouver ma fraîcheur,  
Sous les eucalyptus, inondée de senteurs,  
Ne voulant rien de plus qu'y cacher ma douleur

## A mes fils

par Colette Bonafos-Andrès

Si un soir, je peux te parler,  
Si un soir tu veux m'écouter,  
Je te dirai mon pays,  
Je te dirai l'Algérie.  
Je te dirai sa chaleur,  
Je te dirai ses senteurs,  
Je te dirai ses paysages,  
Je te dirai mon village.

Si un soir, je peux te parler,  
Si un soir tu veux m'écouter,  
Je te dirai mon enfance,  
Je te dirai la malchance,  
Je te dirai mes jeux,  
Ils n'étaient pas haineux...  
Mes amies multicolores,  
Nos vrais échanges d'alors...

Si un soir, je peux te parler,  
Si un soir tu veux m'écouter,  
Je te dirai la guerre,  
Des méchants le repaire.  
Je te dirai la violence,  
Et puis la non-assistance.  
Notre jeunesse tuée, volée,  
Notre vie là-bas usurpée...

Si un soir, je peux te parler,  
Si un soir tu veux m'écouter,  
Je te dirai la France  
Je te dirai l'espérance  
Je te dirai mon arrivée  
Celle d'un peuple rejeté...  
Je te dirai les mensonges  
La révolte qui me ronge !

Si un soir, je peux te parler,  
Si un soir tu veux m'écouter,  
Je te dirai ma famille  
La vie qui nous éparpille  
Ma mère et mon père tant aimés  
Nos liens si noués, si serrés,  
Je te dirai le pur bonheur,  
Je te dirai mes frères, ma sœur...

Si un soir je peux te parler,  
Mais voudras-tu m'écouter ?

## Le vieux Lion par Guy Lignières

J'avais du feu dans les prunelles,  
On ne craignait que moi  
Au grand bal des gazelles  
Je dansais comme un roi.

Sont venus deux mâles cruels,  
Beaux comme des dieux,  
Ont fait danser mes gazelles  
Et m'ont chassé de mes lieux.

Je ne me suis pas vu vieillir  
Maintenant mes yeux se taisent,  
J'ai dû capituler, m'enfuir  
Loin de mes chasseresses.

Où sont ces tribus de Blacks  
Faisant vibrer la savane  
Aux rythmes des tam-tams  
Je rêve, rêve d'un come-back

Je n'ai plus l'allure altière,  
Mes envies se fanent  
Se blanchit ma crinière,  
Ne suis plus Roi de la savane

Je me fais grand solitaire,  
Ronge de vieilles charognes,  
Finies les bonnes chairs,  
Je ne rugis plus ; je grogne.

Je regarde passer les gazelles,  
J'ai perdu de ma puissance,  
Elles me narguent ces demoiselles,  
En paissant avec aisance.

Où sont ces tribus de Blacks  
Faisant vibrer la savane  
Aux rythmes des tam-tams  
Je rêve, rêve d'un come-back

Finirais-je dans un cirque,  
Sous l'ordre d'un dompteur,  
Applaudi par un public  
Ignorant que je fus seigneur.

Un jour je ronronnerai  
Comme le matou d'une bigote,  
Devant un chiwawa castré  
Je montrerai mes quenottes.

Où sont ces belles lionnes  
Qui me brûlaient le sang,  
Ces femelles garçonnées  
Dont je fus le dominant

Où sont ces tribus de Blacks  
Faisant vibrer la savane  
Aux rythmes des tam-tams.  
Je rêve, rêve d'un come-back.

Ma patrie, Afrique ! Afrique !  
Me manqueront tes soleils fauves.  
Des civilisés, pour du fric,  
Vont te faire plus que pauvre

Enfin je me meurs tranquille  
Dans mon pays sauvage  
Sous une lune immobile  
Je pars sans colère ni rage

Là, dans ces grands espaces  
Sous la tiédeur du ciel,  
Majestueusement, passent  
Gazelles, belles demoiselles

Où sont ces tribus de Blacks  
Faisant vibrer la savane  
Aux rythmes des tam-tams.  
Je rêve, rêve d'un come-back

Août 2014

Extrait du Recueil «Et regarder la vie »

## Le retour ... comme un vol d'étourneaux s'abattant sur un champ de blé. par Monique Saëz

Suite à notre retour aux sources, en 2006 ... . Nous avons descendu cette allée d'oliviers avec ma nièce Véronique et alors que je lui racontais comment je marquais les nids en mettant un, deux ou trois cailloux au creux du tronc, suivant qu'il s'agissait de rouge gorge, chardonneret ou verdier, elle s'est avancée vers un olivier et, "surprise !!" 3 petits cailloux s'y trouvaient encore.... je les ai remis à leur place pour qu'ils demeurent encore "témoins" de ma passion pour les oiseaux. C'est très personnel, au même titre que nous avons été très émues de découvrir dans les ruines de notre ferme à Nazereg, un carreau rouge que ma mère cirait...

Un essaim d'anges chantent nos rues et nos maisons  
Les bras se tendent, les mains se serrent  
Les regards se cherchent, les paroles se croisent  
L'effervescence court dans les rues et les corps  
Mémoires bouleversées

Maison effondrée, terre foulée  
Chemin caillassé de lumière  
Ecume poudreuse du temps  
Ouverture béante  
Pas de serrure à ouvrir  
Au sol, un carreau d'argile jadis ciré  
Sur le pan de mur encore dressé  
Un lambeau de ciel bleu encadre un olivier

Dans l'allée ombragée, au souvenir évoqué  
La main découvre au creux de l'olivier  
Trois petits cailloux...  
Pont reliant le passé au présent,  
50 ans plus tôt, la fillette s'émerveille  
de la douce alcôve de brindilles, de feuilles, de plumes,  
Le nid ainsi marqué abrite la couvée

Il est là,  
Dans cette pièce unique au sol de terre battue,  
Frêle, dans son pantalon de toile brute et une veste trop large  
Un grand étonnement suivi d'une lueur de joie  
Dans ses yeux délavés, sous le «cambouche» jauni  
Djillali !  
Les larmes roulent sur ses joues  
Sa main caresse nos visages  
Incrédule de nous revoir, là,  
Si longtemps après la débâcle  
Lui, devenu orphelin de sa famille d'adoption,  
Abandonné,  
Retrouve en un réflexe, la langue espagnole de nos parents,  
Les temps heureux de l'enfance

**N**ous reprenons en 2018, comme toutes les années paires depuis 2012, l'organisation de nos réunions régionales. Il est vraisemblable que le nombre de réunions sera identique à celui de l'année 2016, soit quatre, réparties sur l'année. Deux vous sont présentées sur cet écho et les deux suivantes le seront dans le prochain numéro. À retenir d'ores et déjà les dates du samedi 15 septembre pour la région Midi-Pyrénées à Nailloux et du dimanche 16 septembre 2018 pour la région Lyonnaise à Frontonas. Nous aurions aimé en faire plus, mais l'appel lancé dans notre précédent numéro a été vain. Nous renouvelons l'expérience réalisée en 2016, à savoir tenir une réunion du Conseil d'administration de l'Amicale le jour de la manifestation Montpellieraine.

La réunion du Conseil d'administration aura donc lieu le 8 avril 2018, de 9h30 à 12h00, dans une salle du Château de Flaugerges, à Montpellier.

Le bureau réitère, à l'ensemble des administrateurs, l'invitation qui leur a déjà été adressée le 3 janvier 2018, pour délibérer sur l'ordre du jour suivant :

Le bilan financier de l'Association au 31.12.2017.

Le bilan du Rassemblement national 2017 et programme du prochain en 2019.

Les réunions régionales 2018.

Questions diverses.

Nous invitons également l'ensemble des adhérents à nous faire part, avant notre réunion, des sujets susceptibles de devenir des actions futures.

## MONTPELLIER

Notre première réunion régionale des années 2000, en 2014, avait déjà eu lieu dans ce château classé au titre des monuments historiques. Les participants avaient beaucoup apprécié le cadre d'où notre retour.

Compte tenu du délai très court entre la réception de cet écho et la date du repas, un courrier avec coupon d'inscription a été adressé, au mois de février, à tous les adhérents de la région susceptibles d'y participer.



Pour les personnes qui ne l'auraient pas reçu, mais souhaitent être des nôtres, il est encore temps de s'inscrire en téléphonant au 06 83 86 05 71 ou en envoyant un courrier électronique à : amicaledesaida@orange.fr.

L'accueil se fera à partir de 11 heures, avant de partager, avec les administrateurs présents, l'apéritif de 12h à 13h et le repas.

Inscriptions et envois de chèques à : Alain Crach - 7 rue des Anémones - 34000 Montpellier. Tél : 04 67 64 00 38 / 06 83 86 05 71 / E-mail : alain.crach@orange.fr

Château de Flaugerges - 1744 Avenue Albert Einstein - Quartier Millénaire - 34000 Montpellier. Accès facile par autoroute A9 - Montpellier Est (n° 29), prendre direction Montpellier Centre / Le Millénaire, puis Parking tramway et Zénith.

Hôtel le plus proche : Campanile Montpellier Est - Le Millénaire 1083 rue Becquerel - 34000 Montpellier. Tél : 04 67 64 85 85.

## HYERES

Pour la troisième fois, l'Hippodrome de Hyères recevra les participants à la réunion régionale de la région PACA le dimanche 3 juin 2018.

Il est inutile de vous préciser que nos amis varois sont les précurseurs de nos rencontres saïdéennes, qu'elles soient nationales ou régionales et qu'ils ont une longue expérience dans ce domaine.



Si certains anciens nous ont quittés, d'autres ne renoncent pas et des plus jeunes ! ont pris la relève.

Programme : Accueil à partir de 11 heures  
Apéritif de 12 à 13 heures  
Repas à 13 heures  
Après-midi musical

Inscriptions et envois de chèques à : Marcel Gomez - Lotissement Bel Horizon n°1 - Avenue Bel Air - 13600 La Ciotat. Tél. 04 42 71 79 60 / 06 19 73 17 04 / E-mail : gomezjosette13@yahoo.fr

**Date limite d'inscription : 20 mai 2016**

Hébergements proches : Le Richiardi - 18 Avenue Émile Gautier - 83320 Carqueiranne - Tél : 04 94 58 50 13  
Le Méditerranée - 8 Avenue Méditerranée - 83400 Hyères - Tél : 04 94 00 52 70  
La Potinière - 29 Avenue Méditerranée - 83400 Hyères - Tél : 04 94 00 51 60

### Bulletin d'inscription à adresser aux responsables de l'organisation (voir textes ci-dessus)

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

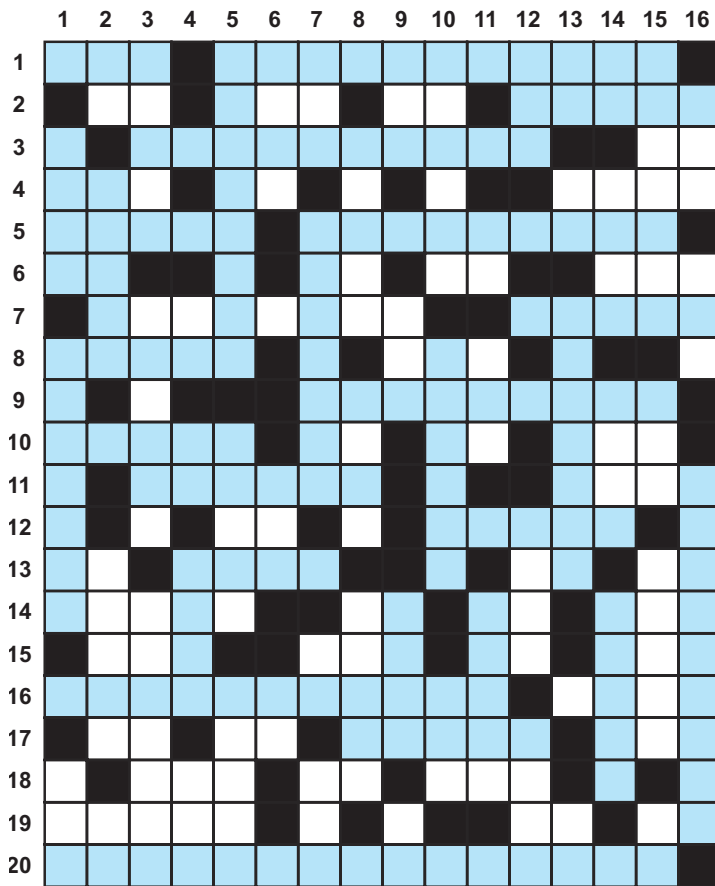
Téléphone : ..... E-mail : .....

Souhaite inscrire..... personne(s) pour le repas de Montpellier  de Hyères

Ci-joint mon règlement de : 30 € x ..... personne(s) = ..... €

Chèque à l'ordre de : Amicale des Saïdéens

# LES DANSES, par Jean-Pierre



## Horizontalement

1 - On y vient pour danser. - En trois mots, donnait lieu à des réjouissances en septembre sur la place de la mairie. 2 - Refus anglais. - ... et approuvée ? - Préposition signifiant « en matière de » dans les expressions universitaires ou juridiques. - Danse du folklore mexicain, joyeuse et rythmée. 3 - Danse, très en vogue entre 1925 et 1928, caractérisée par les pivotements des pieds et la flexion des genoux. - Pronom personnel. 4 - Ancienne mesure de sensibilité pour les pellicules photographiques. - Pronom personnel de la 1ère personne. - Synonyme abrégé de batterie. 5 - « Le beau Danube bleu » en est une. - « Pépito » (Los Machucambos) en est un. 6 - Abréviation pour avant midi. - Article contracté. - Société Anonyme. - Encouragement dans l'arène. 7 - Elles le sont lorsque l'un des pieds est plus court. - Genre musical des afro-américains du sud des États-Unis. 8 - La plus connue est le n°5 de Perez Prado mais aussi celle que danse BB dans « Et Dieu... créa la femme ». - Ceinture japonaise. 9 - Danse de rythme vif, comme « Espana cani » ou « Viva Espana ». 10 - Objet de ces mots croisés. - Permet de rêver. - Article défini. - Commun à août et miaou. 11 - Danses de salon dont « la cumparsita » est un bon exemple. - Substance odorante produite par certains mammifères utilisée en parfumerie. 12 - Symbole du calcium. - « Marinella » de Tino Rossi en est une. 13 - Fleuve de Sibérie. Louis Armstrong, Sidney Bechet et Ella Fitzgerald, entre autres, ont été de magnifiques interprètes de ce genre musical. - Au cœur de piaf. - Langue du midi. 14 - Amas de neiges durcies. - Le plus fort à la bataille. - Sud-Est. - Protège les animaux. 15 - Loup de mer. - Mesure d'air. - Capone intime. - La guerre des anglais. 16 - Ce mélange de jazz, de blues et de country, connaît un grand succès grâce à Bill Haley, Elvis Presley... - Ecrasa, concassa. 17 - Poste de commandement. - Constante du cercle. - Danse qui consiste à tortiller son bassin en alternant les mouvements de jambes en flexion. - ...plus ultra. 18 - Terre au large. - Vient de naître. - Saint portugais. 19 - Embellir, décorer. - Premier impair. - La sienne. 20 - Notre fête nationale (deux mots).

## Verticalement

1 - Danse populaire parisienne, typique des bals mulettes. - Fait partie des nombreuses danses en ligne créées dans les années 1960. - Le maître de la basse cour. 2 - 365 jours. - Danse indissociable du Brésil. - Danse rapide exécutée sur une musique de style Jazz née dans les années 40 aux USA. - Petit ruisseau. 3 - Particulier à un lieu, une région. - Elle est attachée à un homme par des sentiments tendres et passionnés. - Immunisa, inocula. 4 - Nota Bene. - La sienne. - Danse imprimant à tout le corps un rythme saccadé. - Filet au tennis. 5 - Genre traditionnel du chant et de la danse gitane d'Andalousie. - Petit repas léger servi au besoin. - Anisette et kémiea. 6 - Département de Haute Normandie. - A l'origine de flatulences ou de rots. - Conjonction négative. 7 - Exprime la similitude, pareil, semblable. - Danse d'origine antillaise, comme « Matilda », dont le roi était Harry Belafonte. - Bande Dessinée. - Pif, tarin. 8 - Arrivée à échéance. - Facile, fortuné, bien-être, satisfait. - Elle part du cœur. 9 - Cubes portant des numéros. - Appel d'urgence inquiétant. - Musique au tempo lent, comme « Only You » ou « Unchained Melody ». - Police Judiciaire. 10 - Anciennes épées. - Danse célèbre par les interprétations de « Bésame mucho », Quizas, quizas quizas ou « Historia de un amor ». - Fleur symbole de pureté. 11 - Symbole d'une unité de mesure de superficialité. - Poisson rouge. - Musique et danse afro-cubaine au tempo vif. 12 - Acide ribonucléique. - Production de ruche. - Ville fortifiée en bordure de la Moselle. 13 - La fin du tibia. - Phonétiquement assez. - Elle a fait le succès de Trini Lopez et surtout de Los Machucambos (Deux mots). - Phase lunaire. 14 - Citroën de prestige. - Lieu de naissance des garçons (autrefois !). - Donna en location. - Musique de jazz de la fin des années 1920 caractérisée par une énergie débordante et un brin de folie. 15 - Adjectif signifiant située au sommet. - Participe passé d'avoir au pluriel. - Pierre précieuse d'un blanc laiteux à l'aspect irisé. - Petit saint. 16 - Abréviation d'un métal léger. - Le premier éclairé. - Chanson traditionnelle mexicaine dont le titre signifie cafard mais désignait aussi la marijuana.

## SOLUTIONS DU N° 142

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16
1	T	A	R	T	E	A	U	X	G	R	A	T	T	O	N	S
2	C	H	A	R	S	I	I	T	O	U	R	O	N			
3	H	A	T	I	F	P	I	F	R	I	R	E	O			
4	U	N	S	I	R	A	L	E	N	I	B					
5	M	A	G	S	E	C	O	M	E	L	E	S				
6	B	I	S	C	U	I	T	R	O	U	L	E	L	O		
7	O	E	R	E	E	P	I	E	L	B	E	I				
8	A	M	E	S	Q	N	B	O	U	T	I	L				
9	F	L	O	P	E	U	G	A	I	N	T	E				
10	E	M	U	E	T	E	L	L	M	E	S	S				
11	V	A	L	S	E	S	R	M	I	B	E	S	E	F		
12	E	E	P	S	U	A	M	E	R	N	L					
13	P	A	T	A	T	E	S	D	O	U	C	E	S	O		
14	E	L	U	R	O	C	H	E	R	S	U	T				
15	N	L	E	S	T	L	O	T	O	L	T					
16	F	L	A	N	E	S	S	E	Q	U	E	T	A			
17	L	A	I	T	M	E	R	I	N	G	U	E	S	N		
18	A	C	T	E	R	P	N	U	I	D	I	O	T			
19	H	N	P	I	P	E	L	E	T	O	L	E				
20	M	A	N	T	E	C	A	O	S	M	O	U	N	A	S	

## DÉCÈS



Elles étaient les deux dernières filles de M. et Mme Bartholomé **Perez** (4 rue du Onze Novembre à Saïda).

La plus jeune, **Gisèle**, épouse de François Diaz, est décédée en mai 2017 à Alicante (Espagne), à l'âge de 92 ans.

La plus âgée, **Félicie**, épouse de Jean-Baptiste Mira, est décédée le 2 janvier 2018 ans à Agen, à l'âge de 97 ans. De la part de Gisèle Mira-Font, nièce et fille de ces deux défunt(e)s. 71350 Bragny-sur-Saône.



**Josette Chapdelaine** née Garcia, décédée le 16 juillet 2017. De la part de sa sœur Christiane Pastor. 53410 Port Brillet.



**Adèle Gomez** née Lopez décédée le 12 décembre 2017 à l'âge de 95 ans. De la part de ses enfants Marcel, André et Georges, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants.

13004 Marseille.



**Guy Calderon** décédé le 15 décembre 2017. De la part de son épouse Odette, ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. 40100 Dax.

**Claude Rachidi** décédé le 19 décembre 2017 à l'âge de 75 ans. De la part de son épouse Christiane, ses enfants Carole et Chantal et leurs conjoints, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. 69320 Feyzin

Nous avons la profonde tristesse de vous faire part du décès de **Manuel Rivas** parti subitement le 8 janvier 2018 à l'âge de 78 ans avec le froid de l'hiver qui le fragilisait. De la part de son épouse Denise, sa fille Corinne et ses petits-enfants Romain et Dan.

1226 Thonex (Suisse).



**Hélène Duffour** née Escudié, décédée le 21 janvier 2018, à l'âge de 91 ans. De la part de ses enfants Marie-Pierre et Gérard, ses petits-enfants et des familles Guibbaud, Escudié et Baylé. 34440 Colombiers.

Marie Ferrandez, accompagnée de ses enfants, a la douleur de vous faire part du décès de sa sœur **Rolande Tognet** née Almodovar le 27 janvier 1930 à Mostaganem et décédée le 29 octobre 2017. 66140 Canet en Roussillon.

*Madame Tognet a vécu de longues années à Saïda près de la gare, son époux, Louis, était contrôleur à la SNCFA. Envoi de sa nièce Aline Botariga-Ferrandez née à Saïda dont le père était également employé à la SNCFA et qui habitait la rue Charles Catroux, près du théâtre.*



**Étienne Canal** décédé le 16 février 2018 à l'âge de 95 ans. De la part de son fils Pierre-Alain, son petit-fils Bruno et arrière-petit-fils Sacha. 13015 Marseille..



**Marie-Rose Vasseur** née Navarro décédée le 17 février 2018 à l'âge de 84 ans. De la part de ses enfants Georgy, Edwige et Maryvonne, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. 01260 Champagne en Valromey.

*Marie-Rose, représentante de la région Rhône-Alpes avec Désiré Martinez (†), a fait partie durant de longues années du Conseil d'administration de notre Amicale. Avec son époux Georges, membre d'honneur de notre association décédé en 1998, elle était la cheville ouvrière des rassemblements nationaux organisés à Lyon mais aussi de très nombreux repas régionaux.*



**Joseph Andres** décédé le 20 février 2018 à l'âge de 102 ans. De la part de ses enfants Josette épouse Schmaltz, Serge (†), Colette épouse Bonafos et Robert, ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. 81600 Gaillac.

*Joseph Andres était né à Saint Louis. À l'âge de 23 ans, il est admis à servir dans la gendarmerie et intègre la compagnie d'Orléansville. En 1943, il rejoint un détachement de renfort en Tunisie. Il est ensuite affecté à la prévôté de la 1ère DB en Algérie, puis au QG du général de Lattre de Tassigny. Nommé maréchal des Logis en 1946, il est affecté dans un premier temps à Berthelot, puis à Sidi-Bel-Abbès où il obtient le grade d'adjudant. Adjudant-chef le 1er mai 1956, il est muté en qualité d'adjoint à son commandant de compagnie à Saïda.*

*Titulaire de quatre citations à l'ordre de la Brigade et une à l'ordre de la Division. Nommé au grade de Chevalier de la Légion d'honneur en 1960 et promu Officier de l'ordre national du Mérite en 2010*



**Émilie Missio** née Canales le 19 août 1929 à Aïn-El-Hadjar, décédée le 27 février 2018, à l'âge de 89 ans. De la part de sa fille Marie-Christine, ses petits-enfants Appoline, Camille et Flavie et des familles Canales. 81100 Castres.

*Émilie, restée orpheline très jeune, avait été élevée par son oncle et sa tante, tenanciers du Café Canalès, bien connu des natifs d'Aïn-El-Hadjar et apprécié des légionnaires.*



**Jacques Crabos** décédé en février 2018 à l'âge de 91 ans. De la part de son épouse Nelly née Cazorla, sa fille Geneviève, ses enfants, petits-enfants et des familles Cazorla, Desbois et Dupuy. 31300 Toulouse



**L'Amicale présente ses sincères condoléances à toutes ces familles saïdiennes et partage leur peine.**

## NAISSANCES

Madame Canales-Montoya Dolorès est heureuse de vous annoncer la naissance le 18 mai 2017, à Bastia, de son arrière-petit-fils **Antoine**, au foyer de Julien et Joanna Chabrier.

**Théa** est née le 12 octobre 2017 au foyer de Géraldine et Lionel, petite-fille de Rosemonde Haensel et Jacques Mercadier et arrière-petite-fille de Renée Mercadier, Maryse et Pierre Haensel. 33000 Bordeaux.

**Toutes nos félicitations et longue vie à ces nouveaux Saïdiens et à leur famille.**